

Antoine Laurain
Les Caprices
d'un astre



Les Caprices d'un astre

Antoine
Laurain

Xavier Lemerrier, agent immobilier, trouve au hasard d'une visite d'appartement un mystérieux télescope ayant appartenu à un célèbre astronome. Voilà bientôt qu'il cadre dans l'instrument, depuis son balcon, une femme derrière une fenêtre, sans oser, bien sûr, l'aborder. Divorcé et esseulé, avec pour seules joies ses week-ends avec son jeune fils, il commence à tomber amoureux de l'inconnue. Un jour, Alice, la femme observée, pousse la porte de l'agence immobilière pour lui demander d'expertiser son appartement.

Deux cent cinquante ans plus tôt, Guillaume Le Gentil de la Galaisière, astronome de Louis XV — personnage qui a réellement existé —, partait vers les Indes pour observer l'exceptionnel passage de Vénus devant le Soleil. Il revint onze ans plus tard, déclaré mort et sans avoir pu observer l'éclipse. « Tu ne cherches pas une étoile, tu cherches l'amour, tu le trouveras à la fin du voyage », lui dit un vieux sage durant son étonnant périple dans les mers de l'Inde.

Du ^{xxi}e au ^{xviii}e siècle, les trajectoires de ces deux hommes romantiques s'entrecroisent et se répondent.

Entre le récit d'aventures et le conte philosophique sur la quête de soi, Antoine Laurain signe un roman qui répond au besoin d'évasion et de merveilleux qui sommeille en chacun de nous.

Antoine Laurain est l'auteur de plusieurs romans dont, aux Éditions Flammarion, Le Chapeau de Mitterrand (prix Landerneau et prix Relay des voyageurs 2012), La Femme au carnet rouge (2014) ou Le Service des manuscrits (2020). Ses livres sont traduits en plus de vingt langues et ont fait l'objet d'adaptations pour le cinéma ou la télévision.

Flammarion

Les Caprices d'un astre

Du même auteur

Ailleurs si j'y suis, Le Passage, 2007.

Fume et tue, Le Passage, 2008.

Carrefour des nostalgies, Le Passage, 2009 ; J'ai Lu, 2016.

Le Chapeau de Mitterrand, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013.

La Femme au carnet rouge, Flammarion, 2014 ; J'ai Lu, 2015.

Rhapsodie française, Flammarion, 2016 ; J'ai Lu, 2017.

Millésime 54, Flammarion, 2018 ; J'ai Lu, 2020.

Le Service des manuscrits, Flammarion, 2020 ; J'ai Lu, 2021.

Et mon cœur se serra, avec Le Sonneur, Flammarion, 2021.

Antoine Laurain

Les Caprices d'un astre

roman

Flammarion

Ce livre est dédié à Guillaume Le Gentil (1725-1792)
Astronome infortuné, honnête homme.
Héros véritable.

Le soleil est l'ombre de Dieu.

Michel-Ange.

Le 26 mars 1760, Guillaume Joseph Hyacinthe Jean-Baptiste Le Gentil de La Galaisière, astronome de l'Académie royale des sciences, embarqua à Lorient sur le vaisseau de cinquante canons *Le Berryer* en direction de l'Inde. Lorsque l'embarcation militaire quitta le port français, il s'agrippa de justesse au mât – ses souliers vernis à boucle d'argent avaient manqué le faire dérapier sur les lattes du pont. Il appuya fermement la main droite sur son tricorne de feutre noir tandis que sa redingote bleue ainsi que son gilet à jabot de dentelle étaient fouettés par le vent de Bretagne. C'était un long et périlleux voyage qui commençait. En ce temps-là, lorsqu'un homme posait le pied sur un bateau pour traverser les mers du globe, on ne savait jamais trop si on le reverrait vivant. Guillaume Le Gentil, sur ordre de Sa Majesté Louis XV, avait une mission précise et il était l'homme le plus qualifié pour l'accomplir : mesurer, à l'aide de ses télescopes et instruments astronomiques, la distance réelle – et non supposée – entre

Les Caprices d'un astre

la Terre et le Soleil à l'occasion du passage de Vénus devant l'astre.

La petite planète du nom de la déesse de l'amour effectuait un cycle de promenades devant le disque solaire pour le moins original : si elle passait une fois devant, elle le ferait de nouveau huit ans plus tard puis il s'écoulerait... cent vingt-deux années avant son prochain passage. À nouveau le cycle de huit reprendrait, puis cent cinq années, cette fois, pour sa prochaine venue. Ces cycles de huit puis cent vingt-deux et cent cinq ans étaient immuables depuis la création de l'univers.

Guillaume Le Gentil avait pris toutes ses précautions pour ne pas manquer les étonnantes observations qu'il ferait depuis Pondichéry le 6 juin 1761, soit plus d'un an après son départ. Il serait aussi peut-être le premier homme à mesurer la distance précise entre l'astre de lumière et la planète bleue.

Tout était prêt dans les moindres détails et pourtant rien n'allait se passer comme prévu.

Vous respirez.

Vous êtes vivant.

Tout va bien.

Vous êtes assis. Éprouvez le poids de votre corps, le poids de vos pieds, de vos mains et prenez conscience des bruits qui vous entourent.

Dans les écouteurs de son smartphone, la voix habituelle – féminine – était rassurante. Toujours la même au fil des séances. Xavier Lemercier en était à la quinzième au rythme d'une par jour. La méditation dite « de pleine conscience ». Cette pratique scientifique avait été l'une de ses trouvailles lorsqu'il avait tenté d'arrêter de fumer. Xavier ne s'était jamais penché sur le sujet de la méditation et était par principe plutôt réticent à ce genre d'exercices qu'il imaginait pleins de phrases ésotériques, teintés de New Age et de chamanisme bon marché. « Imaginez que vous êtes un renard, ressentez la fleur qui est en vous », « Tournez votre cœur vers la planète éternelle

Gaïa, mère nourricière de tous les êtres ». Ce n'était pas le cas avec le programme qu'il avait téléchargé, qui n'avait d'autre enjeu que d'instaurer des pauses d'une trentaine de minutes par jour, et de ralentir du mieux que l'on pouvait le rythme effréné des pensées qui vous assaillent à chaque instant comme des guêpes. L'habitude désormais prise de retrouver « la voix » et ses phrases apaisantes était presque aussi sympathique que de se servir un apéritif frais sur une terrasse ensoleillée après une journée de travail. Durant trente minutes par jour, Xavier arrivait à presque oublier ses soucis, ce qui constituait pour lui un petit exploit.

Laissez si vous le voulez bien maintenant vos pensées en arrière-plan et commencez le balayage corporel.

Le balayage corporel consistait à remonter mentalement de la pointe des pieds jusqu'à la tête en repérant les points d'inconfort. Xavier notait régulièrement un mal dans les lombaires et un estomac noué.

Il s'inquiétait depuis deux bons mois. Son agence immobilière stagnait. Les transactions étaient rares et cela sans véritable explication. Certes le marché parisien demeurait très haut, les prix ne baissaient pas, mais la clientèle pour vendre des biens comme pour en acheter s'était raréfiée en cette année 2012. Les indicateurs habituels, consommation des ménages, pouvoir d'achat, marchés boursiers, ne justifiaient en rien cette timidité des transactions. Pourtant « les

acteurs du marché », selon la formule consacrée, faisaient tous le même constat : il ne se passait pas grand-chose en ce moment. Les plus solides restaient sereins ou faisaient semblant de l'être, les plus fragiles commençaient à se poser d'inquiétantes questions. L'agence Lemercier et Bricard immobilier avait pignon sur rue depuis maintenant vingt ans. Xavier s'était lancé avec un camarade d'école de commerce dans l'immobilier de Paris et de la petite couronne. À quarante-sept ans aujourd'hui, Xavier demeurait seul à la tête de l'agence Lemercier et Bricard. Lorsque l'on demandait « Monsieur Bricard », Xavier répondait, imperturbable, qu'il était en déplacement. Une agence à double nom faisait à son sens plus sérieux, suggérait une équipe soudée et de nombreux collaborateurs sur le pied de guerre.

Bruno Bricard, son associé « en déplacement », avait brutalement décidé d'un retour à la terre deux ans plus tôt. Lassé de la vie dans les grandes villes, lassé par les transports et la pollution, il avait confié à son ami son désir de lui revendre ses parts. Lui, sa femme et ses deux enfants réinventaient leur vie en achetant pour le prix de leur appartement parisien une gigantesque demeure du XVII^e sur dix-huit hectares en Dordogne, qu'ils comptaient transformer en chambres d'hôtes. Durant les derniers mois qu'il passa à l'agence, Bruno tenta de convaincre à maintes reprises Xavier de faire de même avec force schémas, enquêtes et projections où l'on décrivait les villes bientôt saturées par les particules fines, la pollution et envahies par des automobiles qui se reproduisaient

Les Caprices d'un astre

comme des cafards. Bruno avait certes en partie raison mais Xavier ne se voyait pas vivre à la campagne. Bruno avait aussi une famille, ce qui n'était plus le cas de Xavier. Depuis son divorce difficile avec Céline, il n'avait plus de femme et partageait la garde alternée de son fils Olivier, onze ans. Lorsqu'il donnait cet argument à son collègue, ce dernier ne pouvait qu'acquiescer d'un air contrit. Oui, en effet, pour toi c'est plus compliqué, lâchait-il.

Il semblait à Xavier que sa vie avait en quelque sorte dérapé à un moment et il avait du mal à situer précisément ce moment. Souvent, il se sentait comme un célibataire sans avenir, qui vendait aux autres, pleins d'entrain et de ressources, des appartements pour y construire une vie – autant de projets qui ne lui paraissaient plus à sa portée.

Rien n'est véritablement compliqué.

Ce que vous percevez comme difficile sont le plus souvent des constructions mentales. Vous ajoutez une couche d'angoisse dont vous n'avez nul besoin et qui est improductive.

Laissez cela de côté.

Rien n'est véritablement compliqué sur un vaisseau, sauf lorsqu'il monte et descend des vagues de la hauteur d'un immeuble, que l'on a le mal de mer et que l'on est légèrement claustrophobe. Le capitaine du *Berryer*, Louis de Vauquois, mandé par le duc de La Vrillière, prenait grand soin de son astronome. Guillaume Le Gentil avait certes le teint vert et le regard fixe dans les tempêtes, et faisait ses prières plus souvent que les marins, mais il se révélait par vent calme et grand soleil un charmant compagnon de route. L'astronome était aussi fort utile, car avec ses instruments de mesure précis il apportait au capitaine des informations qui ne figuraient pas sur les cartes. Le Gentil calculait ses itinéraires en observant les étoiles et la Lune, et rectifiait parfois de plusieurs milles nautiques la distance réelle avec le continent. L'immense télescope de cuivre et laiton sur trépied, brillant comme de l'or, dont il se servait pour ses observations avait fait l'admiration de Vauquois. Guillaume Le Gentil l'avait invité à poser son œil à

la base de la petite lunette tandis que l'optique était braquée sur une Lune pleine. Le capitaine du *Berryer* en avait eu le souffle coupé : le satellite de la Terre était si gros que l'on pouvait voir ses cratères aussi sûrement que le phare de Saint-Malo un jour de retour au port. Une autre fois, le capitaine signala au scientifique un trait de lumière qui paraissait les suivre dans le ciel depuis une bonne demi-heure. Aussitôt, l'astronome se munit d'un autre télescope plus trapu et qui ne reposait que sur un seul pied. C'était une comète et Guillaume Le Gentil, en plissant les yeux, pouvait presque en distinguer la queue. Durant les huit jours suivants, il noircit plusieurs carnets et usa compas et plumes d'oie pour tenter d'estimer la vitesse de la comète. Ce défi le mettait en joie et le temps clément à l'approche du cap de Bonne-Espérance lui permit de laisser derrière lui ses angoisses nautiques et même son mal de mer. Il déjeunait et dînait dans les appartements du capitaine de succulents poissons grillés dont les espèces étaient fort différentes des poissons de France. Le *Berryer* ramena même un matin dans ses filets un calamar de la grosseur d'un cheval et pourvu de tentacules qui faisaient bien la longueur du bateau de la proue à la poupe. Les hommes d'équipage le mirent en pièces à l'aide de haches et le cuisinier vida un tonneau entier de vin dans de lourdes marmites de fonte pour le faire cuire dans un court-bouillon alcoolisé de son invention. Le soir même, tout l'équipage se délecta de la chair iodée et tendre du gigantesque céphalopode. Cette pêche inattendue fut

l'occasion d'évoquer des créatures marines plus effrayantes les unes que les autres et dont on ne savait si les gravures qui les représentaient étaient le fruit de l'imagination des hommes ou de bien réelles observations. Au dire des marins, dans les eaux et les vents contraires du cap de Bonne-Espérance, on pouvait apercevoir à de rares occasions le terrible Caracac. Le capitaine ne l'avait jamais vu mais en connaissait la description faite par d'autres. Il sortit de ses étagères un énorme volume qui avait bien nécessité la peau de deux truies grasses pour en composer la reliure et l'ouvrit à une page précise. Guillaume Le Gentil se pencha pour découvrir le bois gravé d'un monstre qui ressemblait à une rascasse de la taille du *Berryer*. Le poisson ouvrait une gueule qui faisait bien cinq fois la grande grille de Versailles, et du sommet de son crâne sortait un jet d'eau en manière de fontaine. Guillaume Le Gentil sentit un frisson glacé lui parcourir le dos. Le capitaine conclut que s'il devait croiser la route de ce monstre, il comptait bien que Dieu lui viendrait en aide, puis il se signa et referma le volume dans un claquement.

Quelques jours plus tard, Le Gentil monta sur le pont tandis que le vaisseau commençait de contourner la pointe sud de l'Afrique. Il s'approcha du bas-tینگage et vit émerger des flots une masse immense, grise, luisante de muscles et de chair tannée au sel des profondeurs. Un geyser s'en échappa qui monta à bien quinze mètres de haut. L'astronome sentit son

Les Caprices d'un astre

cœur s'arrêter de battre, la gravure se matérialisait, le Caracac faisait submersion et allait avaler leur navire.

Il n'avait jamais vu de baleines. Pas même dans les livres, et maintenant elles entouraient le bateau, les geysers pulsaient à bâbord comme à tribord, faisant la joie des marins qui entonnaient des chants virils et guillerets. Rassuré, Guillaume Le Gentil sortit de la poche de son gilet des petites lunettes d'acier cerclées qu'il avait fait fabriquer sur demande à Margisier, le tailleur de ses optiques de télescopes. Les lunettes comportaient deux verres noirs comme de l'encre qui lui permettaient de poser les yeux sur le soleil sans être incommodé. Il songeait à Hortense, sa femme restée à Paris et qui l'attendrait presque un an et demi. Il l'imaginait, dans le silence de leur logis, qui brodait de ses mains fines quelque motif délicat sur un napperon tandis qu'au même instant il filait sur les flots escorté par des cachalots. L'astronome sourit en songeant à tout ce qu'il aurait à lui raconter à son retour à Paris lorsqu'une bourrasque emporta son tricorne de feutre noir. Le chapeau atterrit sur le dos de l'un des cétacés puis soudainement fut projeté dans les airs par un puissant jet.

Souvent Xavier pensait à elle. Rien n'avait marché avec Céline. Pouvait-on imaginer un instant que le joli moment de leur première rencontre se finirait douze ans plus tard dans une salle de tribunal pour prononcer un jugement de divorce ? L'histoire était d'une terrible banalité, et c'est justement cette banalité qui faisait sa force. Il n'y avait dans ce manque d'originalité aucune faille dans laquelle le hasard ou un inattendu retournement de situation aurait pu s'engouffrer. Non, la platitude des chiffres se dressait comme une muraille : un mariage sur deux aboutit à un divorce. Les chiffres ont valeur de rouleau compresseur. Une chance sur deux. Trois ans après cette séparation pénible qui s'était envenimée dans les derniers mois, Xavier ne pouvait s'empêcher d'y repenser au moins plusieurs fois par semaine. Lorsque la voix disait : Si vos pensées vagabondent, escortez doucement mais fermement votre attention sur votre souffle, il savait très bien où l'emmenait ce vagabondage, dans les couloirs du Palais de justice, son avocat

maître Murier et l'avocate de Céline maître Guérinon, les faux témoignages des amis de Céline décrivant Xavier comme un tyran domestique qui faisait vivre sa femme et son fils dans une peur permanente. Les demandes de pension alimentaire insensées et son fils Olivier dont Céline avait obtenu la garde la première année, et qu'elle montait contre son père en lui expliquant que tout était la faute de ce dernier. Bruno avait été un soutien dans cette période difficile et quelques belles ventes d'appartements à des prix élevés lui avaient permis de traverser cette tempête. Il en était certes sorti épuisé, mais la mer était plus calme désormais et il arrivait à renouer un peu avec Olivier. Xavier avait pris le parti de ne jamais dire de mal de Céline devant son fils. Cette stratégie d'apaisement jouait en sa faveur puisque Céline, elle, n'avait rien lâché et continuait à détruire l'image du père dans l'esprit du jeune garçon. Depuis quelques mois, celui-ci paraissait moins dupe des manœuvres de sa mère.

Le petit tintement du gong de la fin de séance retentit et Xavier ouvrit les yeux. Le soleil avait envahi le living du soixante mètres carrés qui était maintenant son domicile. Être agent immobilier aurait au moins servi à cela : vendre dans les meilleures conditions leur appartement haussmannien de cent trente mètres carrés et s'en retrouver un, calme et bien placé dans la ville, grâce à ses réseaux. Une chambre pour lui, une autre pour son fils, un grand balcon qui donnait sur un square le plus souvent désert. Il semblait que dans cette vie, il ne se passerait plus grand-chose de significatif.

Xavier se leva de son fauteuil, fit quelques étirements. Il était temps d'aller à l'agence.

Frédéric Chamois, son stagiaire, avait reçu deux coups de téléphone, une demande de visite pour un 80 mètres carrés sur cour, 5^e étage avec ascenseur – un beau produit qu'il avait en vente depuis trois mois. L'autre coup de fil provenait des nouveaux propriétaires du dernier appartement qu'il avait vendu avant la très sensible baisse constatée ces derniers temps. Madame Carmillon signalait qu'un placard du couloir n'avait pas été vidé par les anciens propriétaires. Elle demandait à l'agence de bien vouloir les prévenir afin qu'ils récupèrent leurs effets et qu'elle ait l'usage dudit placard. Le temps de faire leurs travaux les Carmillon venaient de toute évidence d'emménager.

— Vous aviez fait l'état des lieux, Frédéric ? demanda Xavier. — Ou, ou, ou... Oui, répondit le jeune homme, je, je, je, je... ne me souviens pas d'un placard plein. — Moi non plus, enchaîna Xavier, peu importe.

Frédéric Chamois était bègue. Son bégaiement était très variable en fonction des jours et principalement de la pluie. Xavier avait remarqué que « Chamois » – il l'appelait toujours par son nom de famille – bégayait moins lorsqu'il pleuvait. Il s'était bien gardé de partager cette constatation avec lui.

Xavier laissa un message. Le lendemain il n'y eut aucune réponse. Pas plus le surlendemain. Les effets du placard ne devaient pas avoir grande importance et Xavier n'était pas plus étonné que cela de n'avoir

Les Caprices d'un astre

aucun signe de vie des précédents occupants. Lorsque les gens vendent un bien, ils n'aiment pas y retourner, ne veulent plus en entendre parler ; dès qu'ils ont encaissé leur chèque, ils tournent la page et oublient même le visage de l'agent immobilier qui a négocié leur transaction. Le portable de Xavier sonna. « Banque Marchandeaudeau » s'afficha sur l'écran.

— Monsieur Lemerrier, bonjour, commença son gestionnaire de comptes, vous êtes à Paris, monsieur Lemerrier, ou en déplacement à l'étranger ?

— Je suis à Paris, dans mon agence, répondit Xavier.

— J'en étais sûr, commenta le banquier, 650 euros viennent d'être débités de votre compte depuis Hong Kong. Votre carte a été piratée. Je m'occupe de tout, je vous rappelle, monsieur Lemerrier.

Pirates ! Pirates ! Pirates à tribord ! Les membres d'équipage cessèrent leurs tâches et levèrent la tête vers la vigie. Placé tout en haut du plus grand mât, assis dans un grand panier, le jeune homme avait pour mission de scruter l'horizon à 180° et de vérifier à l'aide d'une longue-vue le pavillon des bateaux qui croisaient de près ou de loin la route du *Berryer*.

Guillaume Le Gentil sortit précipitamment de sa cabine, son grand télescope sur trépied dans les bras, et braqua l'optique sur l'horizon à tribord. Dans le cercle lumineux, il vit émerger sur les flots un bâtiment d'une taille plus modeste que *Le Berryer* mais tout de même imposant et suivit le mât pour découvrir à son extrémité la bannière à tête de mort qui surmontait deux tibias croisés.

— Il manœuvre ! cria la vigie. Il fait route vers nous !

Le capitaine vint se placer à côté de l'astronome, il déplaça sa longue-vue vers l'horizon. Guillaume Le Gentil attendait quelque parole rassurante du maître

du vaisseau mais celui-ci restait pour le moment silencieux. Il baissa la longue-vue et cria à ses hommes : Demi-quart tribord et grand-voile ! La phrase fut aussitôt répétée par les marins et le bateau obliqua. Guillaume Le Gentil ferma les yeux. Des visions d'hommes édentés au regard cruel et au corps couvert de tatouages et de cicatrices lui traversèrent l'esprit. Ils allaient le molester, lui arracher ses vêtements de soie et de velours, jeter par-dessus bord ses instruments astronomiques, puis ils lui banderaient les yeux et le feraient marcher sur une planche au-dessus des flots, sous les rires, les insultes et les crachats. La planche se déroberait alors sous ses pieds, et il chuterait dans l'onde qui l'engloutirait comme une poix glacée. Il ne savait pas nager, et mourrait d'épuisement au milieu de l'immensité liquide, si les poissons ne le déchiquetaient pas vif. Tout cela pour les caprices d'un astre de la taille d'une bille qui traverserait le disque solaire dans plus d'un an.

— On va lui faire goûter aux orgues du roi, à cet impudent. Sortez les canons à tribord ! cria le capitaine. — Canons à tribord ! hurlèrent les hommes en écho, et sous leurs pieds ils sentirent le roulis des puissants canons que les marins de la cale poussaient vers le dehors. Les vingt-cinq clapets s'ouvrirent simultanément dans la coque comme autant de fenêtres et les gueules de fonte des canons, brûlantes de la moiteur de la cale, apparurent. — On va le laisser un peu venir, fit le capitaine dans un sourire sardonique, puis il sortit une pipe en terre de sa poche et commença de la bourrer avec le plus

Les Caprices d'un astre

grand calme. — L'odeur du tabac se marie bien avec celle de la poudre, commenta-t-il. Il frotta ensuite un élégant briquet à silex en fer forgé sur la pierre polie ; les étincelles tombèrent en pluie dans le fourneau jusqu'à allumer son tabac ; après quelques bouffées d'un mélange qui exhalait les épices et le feu de bois, il murmura :

— Monsieur Le Gentil, mon très obligé passager, buchez-vous les oreilles.

Une porte d'immeuble, l'une de ces portes en chêne qui pèsent lourd et s'ouvrent dans le claquement électronique de la serrure déclenchée par le digicode. Derrière, un hall en manière de couloir qui mène vers une cour, et à droite, la loge de la concierge. Le hall-couloir sera dans l'obscurité et la fraîcheur des pierres – il faut chercher à tâtons l'interrupteur. C'est la typique entrée des immeubles haussmanniens qui ont gardé leur porte d'origine. Devant cette porte, sur le trottoir, Xavier attendait ses clients pour une visite du 80 mètres carrés sur cour, 5^e étage avec ascenseur. Il suivit des yeux les couples qui traversaient le petit carrefour, l'un d'eux allait venir vers lui : les Pichard. Il ne les avait eus qu'au téléphone, dans son métier, on ne découvre le plus souvent le visage des gens qu'à la première visite. C'est de plus en plus le cas, les demandes par mail augmentent, tout est dématérialisé. Le soleil était très haut dans un ciel bleu et Xavier plissa les yeux, sortit ses lunettes de soleil Persol à monture et verres noirs

comme de l'encre. Les couples qui passèrent ne vinrent pas vers lui, il se sentait comme une sentinelle en bas de cet immeuble, dont il n'était ni propriétaire d'un appartement, ni locataire. Il n'était qu'un homme de passage qui effectuerait une transaction, prendrait sa commission. Il ne connaîtrait jamais le quotidien de cette adresse, les voisins, les réunions syndicales, le soleil dans la cour. Il y a un médecin au deuxième, il ne connaîtrait jamais le visage du docteur Zarnitsky, généraliste, comme il est indiqué sur la plaque de laiton fixée à l'extérieur et brillante comme de l'or. Il se demanda combien de fois il s'était ainsi posté devant l'entrée d'un immeuble, en avance pour un rendez-vous, avec les clefs de l'appartement dans la poche, son dossier explicatif à la main, tout seul, debout. Comme une vigie. Des centaines de fois. Son métier possède un aspect étrange lié à l'intime : vendre son appartement ou sa maison n'est pas rien. C'est vendre un bout de sa vie, un bout de ses souvenirs – parfois même toute une vie. C'est fermer une porte que l'on ne rouvrira plus jamais. Nombre de vendeurs dans ces semaines ou ces mois que durera la mise en place sur le marché de leur bien lui auront confié des anecdotes privées, liées à leur existence, leurs parents, leur femme ou leurs grands-parents. Les générations passent, les lieux changent de main et le plus souvent on ne saura jamais rien des précédents occupants. Xavier avait lu récemment un article qui l'avait plongé dans la perplexité : il y était dit que 85 % des gens ignoraient